

Des milliers d'amphores à classer!

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(1988)**

Heft 3

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-971546>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Des milliers d'amphores à classer !

Depuis 1957, l'ancien centre romain d'Avenches est systématiquement fouillé. Des milliers de fragments d'amphores y ont été mis à jour.

Une archéologue s'est chargée de les étudier. En toile de fond : l'histoire commerciale de l'Antiquité.

Dix mille morceaux d'amphores ! Le produit de trente années de fouilles sur le site d'Aventicum, l'ancien centre administratif de l'Helvétie romaine (aujourd'hui Avenches, dans le canton de Vaud). Face à cette profusion de fragments : Sarah Schupbach, une archéologue de l'Université de Lausanne. Son but : identifier la provenance, l'âge et le contenu de ces antiques récipients, afin de créer une *typologie*, autrement dit une sorte de catalogue chronologique des amphores, auquel on puisse se référer lorsqu'il s'agit d'identifier une pièce inconnue...

Il faut préciser que les fragments d'amphores portent autant d'informations que nos actuels tessons de bouteilles — en imaginant que les archéologues du futur chercheraient à y déceler nos habitudes alimentaires et nos relations commerciales.

Comme les bouteilles vides d'aujourd'hui, les amphores ne possédaient en effet aucune valeur intrinsèque. Ce n'était rien d'autre que des

emballages perdus : une fois leur contenu consommé, on les brisait pour remblayer des talus, ou combler des trous. Les archéologues en retrouvent ainsi un peu partout lorsqu'ils fouillent les cités romaines.

La comparaison avec nos bouteilles va même plus loin. Non seulement la forme des amphores était variable d'une province romaine à l'autre, mais encore leur "design" a évolué au fil des époques et des modes.

Pour réaliser son étude, Sarah Schupbach commença d'abord par trier ces milliers de fragments de poterie, afin de ne retenir finalement que les cols, les

anses et les fonds — les parties des récipients les plus caractéristiques. Six mille pièces tout de même ! A réunir d'abord par familles, puis à classer chronologiquement, région par région...

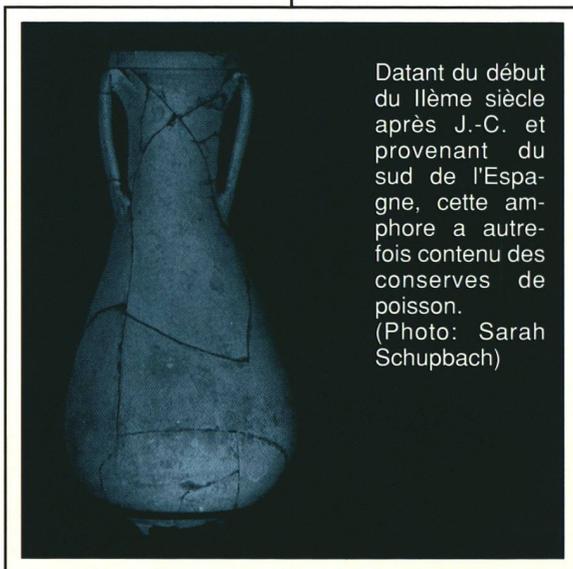
Fort heureusement, près de la moitié de ce matériel avait été extrait du sol au cours de fouilles systématiques, si bien qu'une datation approximative a pu être établie sur la base des niveaux archéologiques. De surcroît, l'historienne n'était pas la première à s'intéresser à ce genre de vestiges.

Comprenant très tôt l'importance des amphores dans l'étude du commerce antique, l'Allemand Heinrich Dressel avait réalisé un premier catalogue dès la fin du XIX^e siècle. Catalogue qui n'a cessé de s'étoffer depuis lors, notamment grâce à la découverte de plusieurs épaves de navires marchands, chargés d'amphores parfois encore pleines et munies de leurs bulletins de livraison...

De même que les bouteilles modernes arborent des étiquettes, les amphores pos-

sédaient des inscriptions peintes à l'encre, précisant non seulement leur poids et leur contenu, mais aussi leur provenance, la date de leur expédition, le nom du marchand, la destination...

Malheureusement, à Avenches, le sol humide a rarement permis la conservation de ces informations. Sarah Schupbach avait ainsi à disposition moins d'une centaine d'inscriptions, difficilement déchiffrables. Elle dut en conséquence travailler essentiellement sur les formes des cols, comme sur la texture et la couleur de leur céramique. Par regroupements et compa-



Datant du début du II^e siècle après J.-C. et provenant du sud de l'Espagne, cette amphore a autrefois contenu des conserves de poisson.
(Photo: Sarah Schupbach)

raisons, de même qu'en consultant d'autres collections européennes, elle parvint finalement à classer presque toutes ces pièces.

Ainsi, 33% des amphores découvertes à Avenches contenaient de l'huile d'olive. D'une contenance d'environ soixante litres et pesant une centaine de kilos, elles provenaient essentiellement du Sud de l'Espagne, et plus précisément de la vallée où coule le Guadalquivir.

Pour les acheminer en Helvétie, les marchands de l'époque avaient dû leur faire faire un long voyage : descente du Guadalquivir en direction de la Méditerranée, navigation côtière jusqu'à l'embouchure du Rhône, remontée jusqu'au Lac Léman, transport par voie terrestre jusqu'à Yverdon, traversée des lacs de Neuchâtel et de Morat, convoi final jusqu'à Avenches — décidément, les voies de communication de l'Empire romain fonctionnaient très bien !

Egalement en provenance d'Espagne, 24% des amphores étudiées contenaient des sauces de poisson (sans doute ce qu'on appelle aujourd'hui du "nuoc-mâm" en cuisine asiatique). Et un petit 2,5% recelait des conserves de fruits en provenance de l'Afrique du Nord.

Ces aliments de luxe n'étaient sûrement pas destinés aux Helvètes, mais avant tout aux anciens légionnaires établis en Helvétie pour romaniser nos ancêtres barbares... Et pour arroser ses repas, l'occupant romain se faisait aussi livrer du vin : 38% des amphores étudiées.

Sarah Schupbach a établi que quatre cinquièmes de ces crus provenaient du Sud de la France. Le reste se

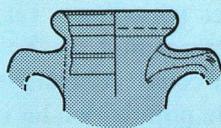
partageait — par ordre d'importance — entre l'est du Bassin méditerranéen (côte turque et îles grecques voisines), l'Afrique du Nord, l'Espagne et l'Italie.

Antiques copies

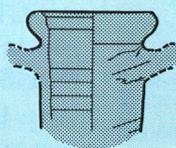
C'est parmi les amphores à vin que se trouvent les poteries qui ont posé le plus de problèmes d'identification quant à leur provenance. Car certaines provinces de l'Empire n'hésitaient pas à copier le style des amphores d'autres provinces, réputées pour leur excellente production vinicole. Peut-être une astuce commerciale pour tenter de mieux vendre sa propre piquette ! Une grande confusion règne ainsi dans une catégorie d'amphores fabriquées en Italie sur un modèle grec, puis copiées à leur tour par les vigneron gaulois et ibériques...

L'archéologue avait identifié une soixantaine de fragments d'amphores qu'elle soupçonnait provenir d'Italie. Mais pour conforter ses hypothèses, elle confia des petits échantillons de céramique à Gisela Thierrin-Michael, de l'Institut de minéralogie de l'Université de Fribourg.

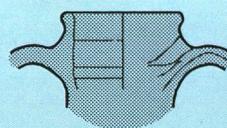
Pour avoir des échantillons de comparaison, la minéralogiste se rendit deux fois en Italie, d'où elle ramena des morceaux de céramique ramassés sur le site d'antiques ateliers de poterie. Elle put ainsi les comparer avec les échantillons des amphores découvertes à Avenches, et préciser certaines origines (voir ci-dessous). Résultat de cette patiente étude, le catalogue des amphores d'Avenches a été publié en août de cette année. □



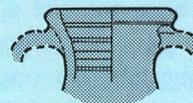
Italique



Gauloise



Îles grecques
et Côte turque



Tarraconaise
(Espagne)

Bien qu'ils proviennent de régions géographiques différentes, ces cols d'amphores à vin du 1^{er} siècle après J-C, se ressemblent tous. Leur "design" s'inspire d'un type d'amphore grecque, qui a été très imité dans tout le Bassin méditerranéen. Ces amphores posent ainsi des problèmes d'identification aux archéologues, qui doivent faire appel à des analyses chimiques et minéralogiques pour s'assurer de leur provenance. (Dessins d'après S. Schupbach)



Vu au microscope (50X), un échantillon de céramique. Les grains blancs (flèches) correspondent à des *sanidines*, minéraux d'origine volcanique ajoutés à l'argile pour éviter qu'elle ne se fissure à la cuisson. Cette technique est typique de quelques ateliers de potier du nord de la Campanie (Italie). Ce qui permet d'identifier la provenance de l'amphore. (Photo: Uni. de Fribourg)

